

BRETT KAHR

D. W. WINNICOTT

UNE ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

Traduit de l'anglais par Mage Montagnol

*Préface à l'édition française
par Laura Dethiville*

*Avec un avant-propos de Susanna Isaacs Elmhirst
et une introduction de George Makari*



I T H A Q U E

Titre original

D. W. WINNICOTT. A BIOGRAPHICAL PORTRAIT

Première publication par H. Karnac (Books) Ltd, à Londres

© 1996, Brett Kahr

Avant-propos © Susanna Isaacs Elmhirst

Introduction © George Makari

Cet ouvrage a obtenu le prix Gradiva 1997 de la biographie.

Illustration de la couverture :

Portrait de D. W. Winnicott © Rue des Archives/coll. Bourgeron

ISBN 978-2-916120-81-2

Dépôt légal, 1^{re} édition : mai 2018

© 2018, LES ÉDITIONS D'ITHAQUE pour la version française

3 rue Primatice 75013 Paris France – www.ithaque-editions.fr

<i>Remerciements</i>	9
<i>Avant-propos, Susanna Isaacs Elmhirst</i>	13
<i>Introduction, George Makari</i>	19
<i>Préface de l'auteur</i>	22
<i>Préface à l'édition française, Laura Dethiville</i>	25
I. LE PREMIER ÂGE ET L'ENFANCE	35
II. LE PENSIONNAT	46
III. LA MÉDECINE ET LA PÉDIATRIE	58
IV. LA FORMATION PSYCHANALYTIQUE	72
V. MELANIE KLEIN ET JOAN RIVIERE	84
VI. LA MATURITÉ PROFESSIONNELLE	98
VII. LA VIE PRIVÉE	128
VIII. LA MALADIE ET LA MORT	138
<i>Appendice A : Les camarades d'école de Winnicott</i>	159
<i>Appendice B : Les conférences de Winnicott</i>	161
<i>Appendice C : Dernières volontés et testament</i>	165
<i>Bibliographie générale</i>	171
<i>Textes de D. W. Winnicott cités dans ce volume</i>	185
<i>Index des noms propres</i>	199

NOTE DE L'ÉDITEUR. Une bibliographie bilingue est proposée en fin d'ouvrage ; les notes de bas de page renvoient donc à la pagination de l'original anglais puis, après la barre oblique, à la pagination de la traduction française lorsqu'elle existe. Ana de Staal a assuré la révision scientifique de cette édition en établissant notamment l'apparat en français.

Préface de l'auteur

BRETT KAHR

SIGMUND FREUD EXCEPTÉ, BIEN SÛR, aucune figure de l'histoire de la psychanalyse ne contribua peut-être autant que Donald Winnicott à la compréhension des origines de la détresse psychologique et de son traitement. Jeune étudiant en médecine au Saint Bartholomew's Hospital, à Londres, il est confronté aux idées psychanalytiques par hasard¹, alors qu'il cherchait à comprendre ses rêves, souvent déroutants. Après avoir lu l'œuvre maîtresse de Freud, *L'Interprétation du rêve*², il décide de vouer sa vie à l'étude du psychisme humain et, surtout, de porter les idées et les concepts psychanalytiques à l'attention du grand public britannique. Il se livrera ainsi, tout au long de cinq décennies, à l'étude de la psychopathologie humaine et aux moyens de la soigner. Il le fera avec tant de fougue et de détermination qu'il en tombera souvent malade à force de surmenage. À sa mort, en 1971, son œuvre comptait déjà neuf volumes³. Pas moins de douze autres, sur des sujets cliniques et développementaux⁴ multiples et variés, seront ensuite publiés à titre posthume par des éditeurs dévoués, sous l'impulsion initiale de sa veuve Clare Winnicott.

Même s'il exerça d'abord en qualité de pédiatre uniquement, Winnicott suivit en fin de compte une formation complète à la psychanalyse, et toute sa carrière professionnelle se déroula aussi bien auprès des nourrissons et des tout-petits que des adolescents et des adultes. Le champ infiniment vaste de ses expériences cliniques de praticien hospitalier ou de médecin libéral lui permit d'avoir une vue d'ensemble privilégiée des

1. Winnicott, 1919.

2. Freud, 1900.

3. Winnicott, 1931a ; 1945a ; 1949a ; 1957a ; 1957b ; 1958a ; 1964a ; 1965a ; 1965b.

4. Winnicott, 1971a ; 1971b ; 1978 ; 1984 ; 1986a ; 1986b ; 1987a ; 1987b ; 1988 ; 1989 ; 1993 ; 1996.

différents degrés de psychopathologie – des manifestations névrotiques les plus bénignes aux états psychotiques les plus graves.

Fort de son génie et de sa persévérance inébranlable, Donald Winnicott s'efforça de comprendre tous les aspects du psychisme humain, rédigeant avec une grande aisance des livres et des articles remarquables sur de nombreux sujets : l'adoption, le traumatisme de la naissance, la dépression nerveuse, l'allaitement, le traitement par électrochocs, l'énurésie, l'envie, le rhumatisme infantile et bien plus, sans oublier ses contributions techniques détaillées à la pratique de la psychanalyse, de la psychothérapie et de la pédopsychiatrie.

On se souvient peut-être surtout de Winnicott parce qu'il nous a appris que la folie commence au berceau et qu'on peut la prévenir en entourant le nourrisson de soins aimants, exempts d'intrusions et de maltraitements. À l'époque, en effet, suivant la consigne populaire de Blanche Bellamy (1852-1919) selon laquelle « il vaut mieux voir les enfants que les entendre », la plupart des parents réprimandaient leur progéniture. Winnicott, lui, s'évertuait à les persuader – la mère comme le père – que les bébés ou les tout-petits loin d'être un tas d'ennuis languissant dans un couffin, étaient des êtres intéressants, chacun avec sa personnalité.

Hormis ses trois premiers livres, un sur la pédiatrie clinique¹ et deux autres d'émissions radiophoniques², tous les écrits de Winnicott restent disponibles dans la plupart des librairies et des bibliothèques spécialisées. Ce vaste ensemble a donné lieu, ces dernières années, à des synthèses pratiques dans un nombre important de livres en langue anglaise³. Compte tenu de cette profusion, un volume de plus sur le grand homme semblerait superflu. Le présent texte n'est cependant ni une critique de ses travaux, ni un compte rendu analytique de ses idées et de leur influence. Il se veut plutôt une esquisse biographique, rapportant, pour la première fois, des éléments de sa vie privée. Dans cette science de l'intime qu'est la psychanalyse, les concepts théoriques des anciens sont difficilement séparables de leurs histoires personnelles, comme le montre le cas certainement exemplaire de Winnicott. Et je pense qu'en prenant connaissance des vicissitudes qui constituent l'arrière-plan de

1. Winnicott, 1931a.

2. Winnicott, 1945a ; 1949a.

3. Notamment, Davis & Wallbridge, 1981 ; Clancier & Kalmanovitch, 1984 ; Phillips, 1988 ; Hughes, 1989 ; Grolnick, 1990 ; Rudnytsky, 1991 ; Goldman, 1993 ; Jacobs, 1995 ; Newman, 1995.

sa vie, l'étudiant des idées psychanalytiques aura une meilleure compréhension des concepts winnicottiens.

Bien sûr, ce livre n'est qu'une ébauche, je le sais trop bien. Il ne représente dans ma recherche incessante de documents sur Winnicott qu'une étape préliminaire à la biographie exhaustive que je me propose d'écrire plus tard. En attendant, je voudrais que ce compendium de son existence stimule l'intérêt pour ses contributions cliniques et techniques, toujours immensément utiles aux professionnels de la santé mentale.

B. K.

I.

LE PREMIER ÂGE ET L'ENFANCE

DONALD WOODS WINNICOTT, benjamin d'Elizabeth Martha Woods et de John Frederick Winnicott, naquit la nuit du mardi 7 avril 1896, dans les dernières années du règne de Victoria. Le Premier ministre conservateur Robert Gascoyn-Cecil, troisième marquis de Salisbury (1830-1903), vient d'entamer son troisième mandat, après avoir été reconduit dans ses fonctions en juin 1895. Le pays, qui n'avait pas encore sombré dans la guerre si meurtrière des Boers, connaît une paix privilégiée et, dans ce climat de concorde relative et de confiance, les foyers anglais n'ont pas de serrure aux portes. Les dames sont corsetées, les messieurs fument le cigare après le dîner tandis que la majorité des grands propriétaires terriens britanniques se targuent de l'expansion et de la stature internationale de l'Empire.

Le robuste petit dernier, venu agrandir la maisonnée des Winnicott, s'appellera « Donald », un prénom prédestiné issu du vieux celtique qui signifie « puissant ». Installée dans le Sud-Ouest depuis des générations, la famille vit à Plymouth, une ville côtière tranquille du Devonshire, loin du désordre et de l'agitation de Londres. Son patronyme, qui vient sans doute du vieil anglais, est formé de deux mots accolés : « *Winn* » (pour « ami ») et « *Cott* » (« à la maison », « chez soi »). On peut localiser un village qui porte aussi ce nom sur la carte du comté.

C'est dans la George Street, en 1846, un demi-siècle avant la naissance de Donald, que le grand-père paternel Richard R. Winnicott,

« quincailleur général, plombier, monteur d'installations au gaz¹ » de son état, avait fondé la société Winnicott Frères, marchands et affréteurs. Né un 8 septembre 1855, son fils cadet Frederick, beau jeune homme élancé, talentueux et énergique, fréquenta la George Street School avant de s'associer avec son frère, Richard Weeks. Tous les deux occupent d'abord les bureaux paternels, alors sur la Frankfort Street, dans un imposant édifice de plus d'une trentaine de mètres de longueur, en brique rouge et en pierre calcaire, conçu par l'architecte local Henry Snell². Plus tard, ils ouvriront trois filiales dans George Lane, Frankfort Lane et, en 1941, Ebrington Street.

Grâce aux conseils avisés de leur père et à son propre sens des affaires, Frederick ne tarde pas à devenir le directeur général de Winnicott Frères. Lui et Richard diversifient le stock familial et se spécialisent dans le commerce de gros, fournissant toutes sortes d'objets : de la coutellerie de table, des produits en étain ou en fer, des baignoires et des articles galvanisés, et aussi des malles de voyage de style japonais. Ils ont également un rayon fantaisie d'une « infinie variété de japonaiseries en vente au grand public³ » ; ils confectionnent des corsets⁴, des pâtisseries et confiseries variées, dont leur spécialité maison, les fameux « bonbons Winnicott » de la région. La Marine royale est aussi leur cliente, car elle trouve leur magasin relativement pratique pour équiper ses hommes qui embarquent à Plymouth par bataillons entiers. Et à la fin d'une longue journée de travail les deux frères jouent souvent au billard. En fait, ils s'entendent « extrêmement bien », d'après le petit-fils de Richard, Peter Woolland⁵.

En dehors de l'entreprise familiale, Frederick Winnicott consacre toute son énergie aux activités religieuses et locales, avant de s'intéresser à la politique. Âgé d'une vingtaine d'années, il enseigne d'abord à l'École du dimanche de l'église wesleyenne de King Street, devient secrétaire honoraire du cours d'instruction biblique (1876) et participe à la construction de l'église wesleyenne de Mutley Plain (1879-1880). Ayant collecté les fonds du voisinage et payé de ses propres deniers, il en sera

1. Cité in Robinson, 1991, p. 59.

2. Robinson, 1991.

3. Cité in Robinson, 1991, p. 59.

4. Phillips, 1988.

5. Communication personnelle (dorénavant : CP), 22/09/1994.

surintendant à vie, trésorier et aussi membre de sa chorale. Ce qui ne l'empêche pas d'être trésorier honoraire d'un « circuit » de collèges de théologie régional et membre du synode wesleyen.

Le père du jeune Donald exerce ensuite des activités plus civiques, tour à tour secrétaire honoraire de l'Institut de mécanique, président de l'Association marchande (1899-1900) puis de la chambre de commerce de la ville (1908), membre du conseil administratif de la Plymouth and South Devon Savings Bank et juge de paix. C'est son élection comme conseiller municipal qui va officialiser sa carrière politique. D'abord adjoint, il devient lord-maire de Plymouth (1906-1907) puis du Grand Plymouth (1921-1922). Et sans surprise, cette longue carrière de notable lui vaut d'être intronisé Knight Bachelor¹ en 1924, dans la salle de bal du palais de Buckingham par George V, à la requête du cabinet du Premier ministre. Il s'agit d'un rang de la petite noblesse, mais assez ancien et prestigieux, créé au XVII^e siècle par Jacques I^{er}. Par la suite, une bonne partie de la nouvelle vie de chevalier de sir Frederick consistera, semble-t-il, à jeter les fondations de divers bâtiments, comme la bibliothèque gratuite (aujourd'hui la bibliothèque centrale) ou le crématorium². Enfin, la ville le nomme Citoyen d'honneur en 1934.

Frederick Winnicott aspirait au Parlement, mais, peu doué pour les études dans sa jeunesse, il lui manque la culture et l'assurance nécessaires pour s'affirmer dans les hautes sphères. Néanmoins, comme il connaît bien Nancy, vicomtesse d'Astor, il suggère qu'elle remplace son mari à la Chambre des communes lorsque celui-ci est anobli. Ce qu'elle accepte. Avec son aide, elle va donc représenter Sutton, une circonscription de Plymouth, et être élue triomphalement³, devenant ainsi la première femme du Parlement britannique. « Quand j'étais jeune, dira plus tard Donald, [mon père] était aussi préoccupé par la ville que par le commerce⁴. » De même que son frère Richard, également très pris par les activités municipales – surtout la présidence de la Compagnie des eaux. Autant d'engagements qui témoignaient aux yeux de son petit-fils de leur « grand sens du service public⁵ ».

1. David Pogson, CP, 28/9/1994.

2. Kenneth Fenn, CP, 18/9/1994.

3. Entretien avec Clare Winnicott : Neve, 1983.

4. Cité in Winnicott C., 1978, p. 23.

5. Peter Woolland, CP, 22/9/1994.

La famille Winnicott vivait à Rockville, sur la Seymour Road dans le quartier de Mannamead. La propriété, que de grands arbres magnifiques protégeaient des regards, comprenait une maison spacieuse, de vastes jardins étagés sur pas moins de quatre niveaux, un terrain de croquet, un verger, un étang et un potager¹. Elle existe toujours, avec sa belle demeure privée au nombre de chambres encore impressionnant. L'épouse de Frederick en était fière et tenait un registre des visiteurs, comme beaucoup de maîtresses de maison à l'époque.

Fille de William Woods, un droguiste en pharmacie de Plymouth, Elizabeth Woods Winnicott supervisait la maisonnée tout en veillant sur Donald et ses deux sœurs aînées, Violet (née en 1889) et Kathleen (1891). Le foyer abritait aussi la tante Delia², Allie, la nurse du jeune Donald qui lui vouera une affection immense et indéfectible³; la gouvernante de Violet et de Kathleen⁴, la cuisinière, bien sûr, et plusieurs servantes⁵. Occasionnellement, une autre tante séjournait à Rockville⁶. Et puis il y avait le chat, l'animal préféré de tout ce petit monde.

Frederick Winnicott s'investissait tellement dans les affaires de la cité qu'il était souvent absent, semble-t-il, laissant son fils au milieu d'une véritable nuée de femmes : sa mère, ses sœurs, ses tantes, sa nurse, la gouvernante, la cuisinière, les servantes et quantité de proches parentes qui habitaient en face, chez l'oncle Richard. Alors, pour le jeune Donald, la petite promenade⁷ de dix minutes le dimanche avec son père, au retour de l'église non conformiste, est une vraie fête. À part cet interlude, il passe quasiment tout son temps entouré d'une compagnie féminine, aux prévenances qui le comblent d'aise en général, facilitant sa compréhension exquise de leur vie privée comme de leurs préoccupations intimes. Il se sent si bien parmi elles qu'il traîne des heures dans la cuisine, la pièce des femmes par excellence de la maison. Elizabeth Winnicott aurait eu coutume de se plaindre qu'il restait trop

1. Winnicott C., 1978.

2. Entretien avec C. Winnicott : Neve, 1983.

3. Clancier & Kalmanovitch, 1984a.

4. Winnicott C., 1978.

5. Johns, 1991.

6. Entretien avec C. Winnicott : Neve, 1983.

7. Entretien avec C. Winnicott : Neve, 1983.

de temps avec la cuisinière¹. Mais être le centre d'attraction de toutes ces dames d qui l'adoraient, – ses « mères multiples² », comme il disait pour les désigner collectivement –, n'était pas pour déplaire à Donald. Les bonnes, en particulier, jouèrent un rôle vital dans son développement. Par la suite il en fera même un élément de traitement de certains patients, leur recommandant de s'attarder davantage dans les « communs ». Il savait, en tout cas il est permis de le supposer, que souvent les « gens de maison » consacrent plus de temps aux enfants et leur témoignent plus de compassion que leurs parents biologiques³. Le Dr Charles Rycroft, ancien membre de la Société britannique de psychanalyse (BPAS), qui le connaissait bien, a relevé que sa famille, assurément argente, ne remplissait aucun des critères d'appartenance à l'aristocratie terrienne, car sa domesticité ne comprenait ni maître d'hôtel, ni valets ni cochers⁴. On est d'ailleurs en droit de se demander si la présence de plus de figures masculines autour de Winnicott n'aurait pas atténué son immersion tout de même peu banale dans la vie de la mère et de l'enfant.

Cette situation de petit garçon environné de mères et pratiquement privé de père semble avoir marqué d'une trace indélébile l'évolution psychologique de Winnicott, entraînant chez lui une puissante identification féminine. Toute l'affection de toutes ces femmes auprès desquelles il pouvait se livrer sans crainte à cœur ouvert donna d'abord au jeune Donald un sentiment de protection, de sécurité, d'invulnérabilité et une stabilité affective indispensable, garante d'une vie productive et créative à l'âge adulte. Cette prédominance des femmes favorisa aussi sa fascination extrême pour leur monde interne – au point de vouer plus de quarante ans de vie professionnelle à l'exploration de l'essence de la maternité et à l'étude de la relation avec la mère. Rappelons enfin son père corsetier, entre autres, avec sa clientèle de femmes⁵. Donald fut donc toujours confronté à la nature féminine.

Au final, même si son tempérament viril s'était relativement affermi, surtout au contact d'autres garçons pendant ses nombreuses années dans des institutions comme l'école publique, l'université et la Marine

1. Winnicott C., 1978.

2. Cité in Winnicott C., 1978, p. 23.

3. Jilian Wilson, CP, 25/2/1993.

4. CP, 29/11/1993.

5. Cf. Cooper, 1989.

royale, Winnicott eut toujours la voix haut perchée, vaguement grinçante – héritée de ce trop-plein de femmes¹ –, dont apparemment il détestait le son. « Parfois, explique-t-il dans *Notes cliniques sur les troubles de l'enfance* (*Clinical Notes on Disorders of Childhood*), faute d'être capable d'utiliser sa nouvelle voix d'homme, un garçon à l'âge de la puberté est obligé de parler d'une voix de fausset ou bien d'imiter inconsciemment la voix d'une fille ou d'une femme qu'il a connue². » Dans les années 1940, beaucoup d'auditeurs de ses premières émissions radiophoniques crurent d'abord que c'était une femme qui leur parlait, et un grand nombre de leurs lettres transmises par la BBC étaient adressées à « Mrs » Winnicott³. Pendant des années aussi, chaque fois qu'il téléphonait au fondateur de Karnac Books, il le saluait d'une voix si pointue qu'il s'entendait à chaque fois répondre très sérieusement « Comment puis-je vous aider, Madame ? » par Harry Karnac⁴.

La théorie psychanalytique classique s'est toujours focalisée sur la position de l'enfant par rapport aux deux parents. Pour Freud, le drame œdipien nécessite ainsi *trois* participants : la mère, le père et l'enfant. Or Winnicott, lui, a très peu écrit sur le père, concentrant la plus grande partie de ses travaux uniquement sur la mère et le bébé. À la lumière de ses premières expériences, on ne s'étonnera guère de cette relative négligence de la figure paternelle tant il est flagrant que la place primordiale qu'il accorde à la mère – contribution vitale à la recherche psychanalytique – était aussi due à sa familiarité avec les femmes dès sa plus tendre enfance. Il suffit de voir la surprise non feinte des étudiants en psychologie, aujourd'hui encore, lorsqu'ils apprennent que « D. W. » Winnicott est un homme. En fait, ses écrits montrent une connaissance si intime de la mère et du bébé qu'on s'imagine sans peine qu'il a personnellement allaité des dizaines de nourrissons.

Globalement, l'enfance de Winnicott paraît avoir été assez stable et rangée. Il n'a souffert ni de perte humaine ou matérielle, ni de cadets susceptibles de l'évincer ; il éprouvera toujours une très forte impression de continuité et de régularité. Voici un portrait de lui qu'on pouvait lire dans la presse, peu après ses 65 ans : « Son enfance fut heureuse ; et il

1. Barbara Dockar-Drysdale, CP, 1/10/1994.

2. Winnicott, 1931a, p. 119.

3. Martin James, CP, 24/11/1991 ; cf. Casement, 1991.

4. CP, 3/8/1994.